Geneviève Loup

Christoph Rütimann, 2008

Christoph Rütimann a recours à des techniques variées – dessin, performance, vidéo, etc. – pour s'intéresser au motif de la ligne. Peinte, cette ligne s'étend de page en page. Juxtaposées, puis exposées au mur, ces feuilles de papier déploient un tracé régulier, géométrique. Longeant l'angle d'un mur, cette ligne devient sculpturale, entrant en résonance avec l'architecture. Lorsque l'artiste a recours à l'appareil de photographie ou à la caméra, c'est au parcours de ceux-ci qu'il s'intéresse. *Chi ha detto che il giallo non è bello* (1989) est constitué d'une série de clichés photographiques saisis en mode automatique, après que l'artiste ait lancé l'appareil de photographie en l'air tout en courant le long d'une ligne prédéterminée. Avec la vidéo, il contraint la caméra à suivre les lignes aléatoires d'architectures diverses telles que corniches ou rampes d'escaliers. Les différents types de tracés, balistiques ou réguliers, produisent des images aléatoires, prédéterminées par une action, et non un cadrage.

Dans ses dernières vidéos, Christoph Rütimann établit une trajectoire et déplace sa caméra installée dans un chariot à roulettes le long de rampes d'escalier. Chaque bande représente un paysage urbain différent : Zurich, Berlin, Palerme, Pékin, Séoul, etc. Les vidéos se déroulent comme d'incessants travellings parsemés d'embûches, et de sauts dans le vide. Par le travail du montage, l'artiste a juxtaposé les barrières de différents lieux, de manière à ce qu'une ligne constituée par les rampes successives se poursuive de manière incessante. Malgré tout, les paysages et le son ne se raccordent pas, introduisant des coupures qui rythment le parcours. Les vues saisies au hasard du parcours constituent un panorama hétéroclite. Seule la ligne dessinée par les barrières tisse un lien entre ces éléments. Les éventuels utilisateurs de la rampe s'écartent du chemin et observent, interloqués, la course effrénée de la caméra. Le spectateur, lui, est tenu en haleine par cette ligne interminable, en attente d'un point de chute toujours différé. Il adopte le point de vue de la main courante, se laissant emporter par la topographie à géométrie variable du lieu: descentes, montées, trajectoire rectiligne. Secoué et médusé, il s'agrippe à cette frontière immense qui divise le paysage.